

en mettant dans nous les germes de tant de sentimens si différens, & néanmoins si bien assortis à nos besoins, prouve également son intelligence & sa bonté. Le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur ce qui nous nuit, & leurs impressions sont d'autant plus vives, que le bien qui se présente, est plus avantageux à notre Etre, & que le mal qui nous presse, demande un plus prompt remède. S'il est des douleurs qu'on ne peut soulager, il faut penser qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement : elles sont simples & générales ; & la douleur qui nous est inutile, par une suite des circonstances qui l'ont produite, sert du moins d'instruction aux autres, en les invitant à se garantir par des précautions plus sages, de l'état où nous sommes réduits.

Quelques Philosophes attendris sur les maux du genre humain, voudroient que la douleur fût bannie du monde ; que nous ne vécussions que pour la volupté ; mais alors qui nous avertiroit des maux présens & à venir ? Quel frein nous modéreroit dans l'usage des plaisirs ? La douleur ne dispartiroit que pour faire place à la mort. Voudroient-ils seulement en affoiblir le sentiment ? Sa voix étouffée par le tumulte des passions ne se feroit plus entendre. Voudroient-ils augmenter les plaisirs des sens ? ceux de l'ame deviendroient insipides. Augmenteroient-ils ceux de l'ame ? ils feroient négliger ceux du corps. On ne peut réformer l'homme à cet égard sans le détruire. Ce ne seroit plus lui. Diroient-ils que le plaisir & la douleur viennent donc de deux principes ? ils sont distribués avec tant d'économie ; l'unité de dessein y est si marquée, que cette réflexion seule feroit tomber une chimère

si